

L'EXILÉ

Une grande tristesse règne à présent dans la maison, adis si gaie, des époux Berthiaume, braves cultivateurs de la paroisse de Saint-Hermas.

Ah ! c'est qu'un voile sombre, comme celui que la mort étend sur son passage, était venu soudain l'envelopper.

Joseph, l'unique enfant, l'orgueil et l'espérance de ces époux si vertueux, les avait quittés pour courir après la fortune. Il s'en était allé dans la grande République, où tant d'espérances vont sombrer, fasciné par les récits merveilleux que des amis, trop peu consciencieux, lui avaient faits.

C'est le pays de l'or comme celui de l'avenir, lui avaient dit ses amis embaucheurs ; celui qui veut parler n'a qu'à le vouloir.

Joseph avait vingt ans : l'âge de l'ambition ; mais, hélas ! aussi celui où la réflexion ne se fait guère.

Il avait aisément cru ces récits enjolivés et espérait, dans un avenir plus ou moins rapproché, revenir près de ses vieux parents avec une petite fortune qui leur garantirait une honnête aisance. Le brave garçon avait bon cœur, comme on le voit.

Le départ fut, pour les pauvres vieux, un de ces moments sinistres où l'âme se sent abîmer sous le poids lourd de la douleur.

Sa bonne mère, debout sur le seuil de la maison, appuyée sur le bras faiblissant de son époux, avait dit adieu à ce cher enfant, et, tant que leurs yeux noyés de larmes purent entrevoir leur fils qui s'éloignait sur la grande route, ils n'osèrent pas rentrer dans leur maison qui devenait, il leur semblait, vide à présent. Ah ! celui qui égayait leurs loisirs par ses joyeux refrains était parti, que leur restait-il donc à ces braves cœurs ?... Rien, que le souvenir ; et le souvenir qui germe dans la souffrance n'affaiblit jamais l'amertume de la douleur, il semble plutôt l'aggraver et la rendre plus cruelle.

Il était dix heures du soir, et les pauvres vieux, assis l'un près de l'autre, n'avaient pas encore songé à aller prendre de repos, eux qui d'ordinaire, suivant l'heure coutumière de la campagne, se couchaient vers huit heures.

La brave mère tenait dans ses mains tremblantes le portrait de son cher enfant qu'elle couvrait, de temps à autre, de tendres baisers.

— Eh bien ! dit le père nous n'allons pas passer la nuit debout.

— Est-ce que je pense au repos lorsque notre enfant n'est plus à nos côtés. Tiens, j'ai un pressentiment que je ne le reverrai jamais.

— Chasse ces noires idées, tu sais bien que nous le reverrons. Il est jeune, sans expérience, quand il s'apercevra que tout n'est pas rose par là-bas, il reviendra. Il l'a comme le gars de José Sarrasin, on lui avait monté la tête à lui itout, mais quand il eût mangé un peu de vache enragée, il a été bien content de s'en revenir chez eux.

Ce pauvre père ne pensait guère à ce qu'il disait, car l'émotion qui l'étouffait démontrait clairement ce qu'il ressentait, malgré sa volonté de n'en rien laisser voir.

Pauvre humanité ! comme tu es incompréhensible ! Est-il un bonheur plus grand, une joie plus parfaite que de voir le sourire sur les lèvres des auteurs de nos jours ?... Est-il des moments plus précieux dans la vie que ceux de la jeunesse qui s'écoule près de ses bons parents qui sacrifient leur bien-être pour procurer un menu plaisir à leurs enfants ?... Et cependant, c'est la loi de la nature : un jour vient où l'âme s'envole pour rêver d'autres bonheurs qui ne sont trop souvent que chimères !

* *

Cinq années se sont écoulées depuis les événements qu'on vient de lire. Cinq années de déceptions amères pour le malheureux exilé.

La première année, Joseph envoyait de ses nouvelles régulièrement tous les mois ; la deuxième année eut un ralentissement ; puis, plus rien... Avait-il sitôt oublié ?... Pauvres vieux !... Ah ! c'est

que tout n'était pas rose... Puis les mauvais camarades eurent bientôt fait d'écartier tout bon sentiment... Peut-être aussi, le découragement aidant, Joseph avait-il cherché à chasser ses peines en fréquentant trop les buvettes...

C'est à San Francisco, le 31 décembre.

Tout le monde se prépare à fêter la nouvelle année. Ce fut pour le malheureux l'occasion de faire un retour vers le passé. En voyant cette foule qui se pressait, qui se bousculait, s'arrêtait devant quelques magasins pour examiner les richesses innombrables entassées dans les vitrines ; les nombreux souhaits que l'on échangeait lui rappelèrent ses beaux jours d'enfance. Il vit son père, sa mère, se faisant mutuellement les souhaits de bonne année. Enfin la solennelle bénédiction de son père qui appelait sur sa tête enfantine les dons innombrables que Dieu ne manque pas d'accorder à tout enfant soumis. Oh ! alors, combien il désira revoir son village. Au ciel clément de la Californie, il préféra la température froide et piquante du Canada. Au lieu du parfum des fleurs que lui apportaient de douces brises, il eût mieux aimé les rafales de neige, ces tourbillons que le vent chasse avec furie et qui vous fouettent la figure. Comme il lui semblait alors que ce climat rigoureux de sa patrie comportait en lui-même plus de poésie que ces souffles où la nature se fait douce et nonchalante. Car, enfin, rien n'est plus beau que son pays.

* *

C'est par un soir de printemps, dans le mois de mai. La lune semble se plaire à égayer de ses rayons la route qui mène en droite ligne au charmant village de Saint-Hermas. Un homme s'avance, d'un pas rapide ; on dirait plutôt qu'il court. Ah ! c'est qu'il vient de distinguer le miroitement des deux clochers de l'église qui se dessinent au loin. Son cœur déborde de joie ; et qui l'eût vu à ce moment l'aurait sans doute pris pour un excentrique.

En face de l'église, il s'arrête quelques moments pour admirer ce temple, où souvent dans son jeune âge il aimait à venir prier. Puis, il s'engage dans la côte rapide que l'on rencontre sur la route en se dirigeant vers l'ouest. Son regard ne peut se laisser d'admirer. Pourtant, rien n'est changé, c'est le même chemin des frénies. Mais, voilà longtemps que ses pieds n'ont foulé ce sol ; que ses yeux n'ont contemplé ces grands arbres qui bordent le chemin, c'est comme un renouveau pour lui.

Encore quelques arpents, et le terme de son voyage sera enfin atteint. Oh ! comme son cœur bat à rompre sa poitrine. Ses bons vieux parents sont-ils encore de ce monde ?... Cette pensée lui arrache un sanglot. Il a peur d'avancer à présent : là, tout près, est la demeure chérie. C'est la même maisonnette avec ses contrevents verts, sise sur le bord du chemin... Quelle angoisse il ressent !... Ses vieux parents, mais, c'est sa vie !... Il se décide pourtant ; d'un pas chancelant il se dirige vers la maison. Le petit jardinet est bien le même qu'au jour où il l'a quitté... Enfin, il frappe à la porte en tremblant. Une voix lui répond :

— Qui est là ?

C'est la voix de son vieux père.

— C'est moi, Joseph !...

Alors, il entend qu'on vient... La porte s'entr'ouvre et il se jette dans les bras de son brave père. Oh ! quelle joie délirante : on n'entend que ces mots : " Mon enfant, mon père ! "

— Et ma mère !...

— Ta mère, oh ! mon enfant ! ta mère...

Joseph sent que ses jambes se débloquent sous lui ; il devine ce que son père va lui dire : ta mère est morte !... Pauvre malheureux ! plus de mère ! mais c'est son ange gardien ! Sa mère ! mais c'est l'étoile mystérieuse qui dirigeait ses pas ! Sa mère ! mais c'est le lien sacré qui l'unissait à Dieu ! Sa mère ! mais c'est le baiser qui le réconfortait !

La voix de son père le rappela à lui : " Mon enfant il te reste ton père. "

— Oui, je vivrai pour vous ! oui, je resterai toujours

à vos côtés. Oh ! comme j'ai souffert loin de vous ; comme j'ai pleuré souvent en ce pays lointain !

* *

Dans le petit cimetière, tout à côté de l'église, Joseph et son père sont agenouillés sur une tombe. Une prière fervente monte vers Dieu pour cette pauvre mère que la désertion de son fils avait couchée dans le tombeau. Et pour démontrer comme cette prière était agréable à Dieu, un petit oiseau vint se poser sur l'humble croix noire du tombeau, tenant dans son bec une petite branche de verdure qu'il laissa choir sur le pied de la croix !...

* *

En s'en retournant dans leur logis, ils rencontrèrent une jeune personne qui les salua respectueusement.

— Connais-tu cette jeune fille, Joseph ?

— Non, mon père.

— Tiens, mais c'est la fille de François Charlot, qui reste au coin de la montée de la côte-double.

— La petite Françoise Giroux ?

— Mais oui ; tu ne la reconnais pas ?

— Mon Dieu, comme elle a grandi. Elle était toute jeune quand je suis parti. Elle venait de faire sa première communion, je crois.

— Une belle fille, hein, mon vieux ?

— Je ne l'ai pas bien remarquée.

— Et une bonne enfant je t'assure, c'est le père Charlot qui va être content de savoir que t'es revenu. Nous irons les voir, hein !

— Oui, mon père, nous irons.

* *

Il y avait veillées chez le père Charlot. Comme de juste, Joseph y était avec son père.

Tous les amis d'autrefois y étaient rassemblés. Chacun était heureux de revoir au milieu d'eux ce pauvre exilé qui était parti le cœur gai et plein d'ambition, mais qui était revenu désillusionné.

Durant la veillée, la petite Françoise chanta une petite chanson campagnarde qui remua beaucoup Joseph :

Tu l'avais dit, ô ma mère chérie :
Que bien peu d'or m'attendait dans ces lieux !
Je pleure hélas ! le ciel de ma patrie
Gardez votre or et laissez-moi partir...
Oh ! rendez-moi mon pays, ma chaumière,
Gardez votre or et laissez-moi partir.
Oui j'ai pleuré loin de ma bonne mère.
Loin de sa mère on souffre pour mourir.

Joseph se tenait près de son père les yeux pleins de larmes, et soupirait tout bas. Quand le deuxième couplet fut fini il éclata en sanglots, et sortit.

Mais il a pris son bâton de voyage
Pour s'en aller dans son joli pays ;
Mais, la douleur l'attendait au village
Sa mère est morte en appelant son fils.
Et lui, courant de chaumière en chaumière
Disait à tous dans un pieux transport :
Restez, restez près de votre vieille mère
Près de sa mère un enfant doit mourir !

La petite Françoise chantait à ravir. D'un voix que l'émotion faisait trembler, elle sut conquérir l'assemblée. Chacun lui en fit son compliment.

Enfin, pour conclure ce récit : un beau dimanche on ne fut nullement surpris d'entendre M. le curé publier les bans de M. J. Berthiaume avec Mlle F. Giroux. Depuis, ils vivent heureux et contents car Dieu a béni leur union : un beau garçon rose et vigoureux réveille de ses petits cris le grand-papa Berthiaume qui, pour punir le petit gaillard, lui applique deux gros baisers sur ses joues satinées.

Aujourd'hui, quand quelques jeunes gens de la paroisse parlent d'aller aux Etats, Joseph leur fait la morale : " Pourquoi aller chercher le bonheur si loin ! il est à votre porte. Vous n'avez qu'à étendre les mains pour le saisir. Car, croyez-moi, notre beau Canada vaut mieux que ce pays éloigné. Si l'or ne coule pas à pleins bords, on est joyeux et content. D'ailleurs, est-ce que nos belles campagnes ne valent pas l'or américain ? Le sol canadien est riche et fertile, emparons-nous du sol et nous serons riches, le plus humble foyer dans son pays vaut mieux que deux richesses à l'étranger. "

RÉNÉ SAINTE-FOYE.